

SOPHIE LATAPPY

# STELLA

Éditions Premiers matins

ISBN 978-2-9550592-2-7

Dessin de couverture : Sophie Latappy

© Éditions Premiers matins, mai 2019

« L'écriture est depuis toujours pour moi  
un chemin et une réparation. »

C. BOBIN *La Lumière du monde*

Ce livre a commencé de naître en moi  
tandis que je modelais dans l'argile  
une enfant, assise sur un tronc d'arbre.  
Je l'ai achevé en parcourant à pied les  
300 derniers kilomètres avant d'arriver  
à Saint-Jacques-de-Compostelle. Les  
idées me venaient par bouffées entières  
en marchant, sac sur le dos, seule...

ÇA A COMMENCÉ COMME ÇA

*14 novembre 2002, 10 heures du matin*

Je suis dans un état sans nom. Je ne peux plus parler. Je n'ai personne à qui parler. Soit je me flingue, soit je deviens dingue.

Un carnet traîne sur la table, je l'ai acheté il y a quelques jours.

Sur la couverture, un arbre aux longues branches avec des feuilles dorées. J'ai toujours aimé les trucs brillants.

Je me laisse tomber sur le canapé et je l'ouvre.

Je me penche sur la première page trop blanche.

Mon cerveau est un lac gelé, mes mots restent en boule dans ma tête, noirs, confus.

Pauvres petits signes planqués dans un coin, ramassés sur eux-mêmes, entassés et craintifs, pas un pour relever l'autre.

Alors je fais la patineuse.

D'un bord à l'autre du lac, je vais les prendre

par la main, mes mots, je les invite à se mettre en phrases, à construire un sens.

J'écris une partie de la journée. En fermant les yeux, les mots se rassemblent en tas sous mes paupières, devenus petit chiffon avant de disparaître, dissous dans le sommeil.

Mon corps est en travers du lit, ma vie n'est plus une piscine où je fais des longueurs frénétiques. J'ai le vertige de ne plus pouvoir m'accrocher au bord.

Ma vie est en pleine mer, je ne vois plus la côte.

*Ça a commencé comme ça.*

4 heures du mat', Alex mon pote gynéco me sort du lit pour une urgence psy à la mater de l'hôpital.

Furieuse d'avoir été coupée dans mon sommeil, je m'étais couchée tard pour relire mon intervention devant le congrès sur l'autisme du lendemain, j'enfile mes fringues de la veille et saute dans un taxi.

Pas la peine de m'adresser la parole, je suis d'une humeur de dogue tant que je n'ai pas avalé mon café.

Le brouillard est dense sur le périph nantais et l'entrée de l'hôpital baigne dans une lumière bleue diffuse à la Spielberg.

Le hall est désert, mes talons claquent sur le sol, Alex m'attend devant l'ascenseur. Il porte encore sa calotte d'accoucheur et les guêtres qui lui font des pieds d'astronaute. On est à l'étage, la porte s'ouvre en silence.

Un hurlement de femme déchire le silence du couloir, un claquement de porte, puis, plus rien.

Nous longeons la salle des nourrissons plongée dans une lumière douce.

Plus loin, le long des chambres closes, les bébés et leur mère se nourrissent de leur début de vie commune.

Seule, la lumière de la salle commune des sages-femmes tranche dans le vif.

– Asseyez-vous, un café, madame ?

Celui qui m'adresse la parole est en costard, l'air aussi peu réveillé que moi, deux femmes en blouse rose assises autour de la table sirotent leur jus dans des verres Duralex et me saluent à peine.

– Nous sommes tous là ? Parfait, continue Monsieur A.

Et Monsieur A. de commencer à lire un compte-rendu :

*« En ce jour du 14 novembre 2002, à 2 h 45, dans la salle d'accouchement n° 3, en présence de Floriane B., sage-femme, Isis F., puéricultrice et Alexandre N., obstétricien, est né par voie basse un enfant de sexe féminin. L'enfant s'est présentée par le siège, une épisiotomie a été pratiquée pour le confort de la mère et de l'enfant.*

*L'enfant ne présentait, à la délivrance, aucun cordon ombilical.*

*La parturiente, Alucia R., n'a eu aucun suivi gynécologique durant sa grossesse,*

*Elle ne bénéficie d'aucune couverture sociale et fait partie d'un groupe de Gens du voyage. Le père, Paco R., était présent au cours de l'accouchement.*

*L'enfant a reçu le prénom de Emma. »*

Je n'ai pas lâché mon verre, je suis psy après tout.

Je lève les yeux, je ne sais pas si j'ai bien entendu. J'avale de travers et me mets à tousser.

– Vous voulez bien relire le compte-rendu, s'il vous plaît ?

Les mêmes mots, la même aberration.

À défaut de pouvoir intégrer ce qui vient d'être dit, je sens monter la colère.

– Excusez-moi, c'est une plaisanterie ? Parce que j'ai autre chose à faire, j'ai un colloque sur l'autisme à préparer, alors, désolée...

– Asseyez-vous.

C'est un ordre.

Du regard, je fais le tour des personnes présentes ; la sage-femme porte un pansement à l'avant-bras, la puéricultrice a dû avaler des cachets, Alex a fait main basse sur un reste de porto qui traînait dans le frigidaire et en est à son deuxième verre.

– C'est grotesque cette histoire voyons, aucun enfant ne naît sans cordon ombilical, ça n'a aucun sens.

J'attends d'être rassurée.

Et ça ne vient pas. Du tout.

Je commence à avoir froid, à claquer des dents.

*Tu es surmenée ma vieille, tu rêves, tu décolles, tu aurais dû renoncer à ce congrès, tu aurais dû prendre des vacances, tu as besoin d'une cure de sommeil, faut que tu te fasses arrêter.*

Alex me sert un autre café, met sa main sur mon épaule, ce qui me calme, un peu. Et l'envie soudaine qu'il me prenne dans ses bras, qu'il me serre fort, pour me protéger de ce qui monte en moi, une peur sans fond. Danger, ils sont là pour nous envahir, l'espèce humaine va disparaître, je ne veux rien savoir, je veux dormir, foutez-moi la paix, débrouillez-vous, je me casse, vous ne m'avez jamais vue.

Mon cerveau tente de fuir et moi avec.

Sauf que, une petite chose, un appel, un pleur de bébé quelque part dans le couloir.

Je n'aime pas entendre un bébé pleurer.

Il y a, quelque part dans ce couloir, un bébé qui a sans doute sacrément besoin qu'on lui prête attention... et ses parents aussi.

Je rassemble alors ce qu'il me reste de lucidité, de professionnalisme, et je demande un point sur la situation.

La sage-femme m'explique le rejet absolu de la mère, l'instinct de protection du père, elle s'emballe à son tour :

– Vous vous rendez compte que ce serait le bordel si la presse s'en emparait ? Il faut ab-



solument protéger cette petite et surtout que ça ne sorte pas des murs de cette salle et... faut les emmener quelque part, les cacher aux yeux du monde, faut, f...

Monsieur A. l'interrompt :

– Faites-moi grâce de vos considérations sentimentales à deux balles, mademoiselle. Ce spécimen appartient à la communauté scientifique et médicale, c'est de mon devoir d'en avertir l'Ordre des médecins, le ministère de la Santé, nous avons à faire face à du jamais-vu, c'est une chance pour la réputation de notre hôpital, de plus, nous devons prendre toutes les mesures d'urgence en matière de sécurité et d'hygiène. À l'heure actuelle, nous ne savons pas si l'enfant ne présente pas de danger pour nos parturientes et leur nourrisson, pour l'espèce humaine si on va plus loin. Puis, en s'adressant à moi :

– Dès que vous serez intervenue auprès des parents, nous mettrons la famille en quarantaine.

Le mot de « spécimen », le ton suffisant de cet homme me soulèvent l'estomac.

Quelques secondes de recul, pour me rendre compte qu'il a peur, lui aussi. Et ça m'aide. Je réintègre ma posture de psy et lui demande en quoi ma présence peut être utile.

– Voyez le père, voyez la mère, faites-leur comprendre que cet enfant est un cas, que pour sa sauvegarde et sa santé, il faut qu'ils nous la laissent.

– Très bien.

– Alexandre va vous conduire.

Pas le temps de me retourner sur ce que je viens d'apprendre, pas le temps d'écouter mon cerveau gueuler qu'un humain sans nombril, ça n'existe pas.

Alex se lève et me fait signe de le suivre. Nous avançons dans le couloir. Mon cœur bat vite, j'ai hâte et j'ai peur. Vite qu'on en finisse, que je voie...

Au fond du couloir, une baie vitrée donne sur la ville en contre-bas ; dans les rues silencieuses, les feux passent au rouge et quelques carrés jaunes s'allument dans les immeubles. La nuit est opaque.

Une dernière porte sur la gauche, estampillée d'un symbole nucléaire.

Alex frappe. Pas de réponse, il entre doucement.

Sur une chaise, dans la pénombre bleue d'un appareil médical en veille, la silhouette courbée en avant d'un homme assis, un de ses bras en travers d'un berceau transparent.

Au bruit que font nos pas sur le sol, l'homme se redresse soudain et feule, farouche, fort accent du sud :

– Touchez pas à la gosse !

Le petit monticule, dans le berceau, pousse un couinement.

– Touchez pas à ma gosse !

La voix se fait chuchotement et agresse.

– Vous êtes qui ?

Je rentre dans ma posture :

– Bonjour monsieur, je suis Mila, je suis psychologue, je vous apporte un café. Je suis là pour vous aider, pour aider votre femme si je peux.

Je ne bouge plus. Lui non plus.

Sa méfiance le rend animal. Je ne me sens pas d'avancer, même un peu.

– Je vous laisse le café, je suis dans le couloir, si vous avez envie de parler avec moi. Je quitte la pièce, Alex est parti sans que je m'en rende compte.

J'attrape deux chaises qui traînaient dans le couloir et vais m'asseoir devant la baie. Sur la seconde, j'allonge mes jambes.

Une ambulance clignote dans le lointain, l'aube promet l'arrivée du jour, ça me rassure, j'ai juste envie de dormir, d'oublier, de partir.

– Vous allez aider ma femme ?

La voix de Paco grince à mon oreille, je m'étais endormie.

– Je suis à vous tout de suite.

La machine à café ronronne et me livre deux cafés qui sentent le chocolat. Va pour le chocolat.

Encore quelques secondes avant de plonger, quelques secondes que je prends, chaudes, douces, enfance...

Je me sens plus forte, je pousse la porte et vais m'asseoir pas loin de Paco, mais pas exactement en face de lui.

– Puis-je vous aider ?

– M'aider pour quoi ? Moi j'ai pas de problème, ma gosse est sans nombril, je m'en fous, à part ça, elle a tout ce qu'il faut là où il faut, ça va pas l'empêcher de vivre.

– ...

– C'est que ma femme, elle en veut pas de... Emma. Et moi, je conduis le camion toute la journée, je peux pas tout faire.

– Je comprends.

Peu à peu, sa méfiance tombe, nous arrivons à parler de ce bout de fille qui remue dans son sommeil postnatal, un sommeil agité de petits cris. Je crois qu'elle revisite sa naissance, la compression de la tête, du corps, l'étroitesse du bassin et tout à coup, le vertige.

La naissance n'est pas un passage facile vers la lumière.

Paco devance ma question en écartant doucement la couverture. La petite apparaît, un bébé aux cheveux noirs, un bébé avec rien de particulier. Avec des gestes assez sûrs, Paco défait le Babygros puis le *body*, et apparaît un petit ventre éperdument rond, éperdument lisse. Une petite lune. Un galet sans nombril.

J'avais oublié ce que la situation avait de spécifique.

Je suis les deux pieds dans l'irrationnel et ça ne me pose plus aucun problème, je fonde devant cette toute petite créature, tout est momentanément simple.

MES CROQUIS DE STELLA





*Premiers jours chez moi, juillet 2004*



*Croquis de Stella, souvenir de la fin  
de ce Chemin de Compostelle.*

© 2019 Éditions Premiers matins

Mise en pages : Jean-Luc Tafforeau  
(Éditions AO - André Odemard)

Dépôt légal deuxième trimestre 2019

Réimpression de juin 2020

Imprimé en Pologne par Bookpress.eu

Ul. Lubelska 37C 10-408 OLSZTYN